

Corina Bozedeau

Traduction et réception de Gaspar en Roumanie : détour et retour à une langue de son enfance

**TRANSLATION AND RECEPTION OF GASPAR
IN ROMANIA: DETOUR AND RETURN
TO A LANGUAGE OF HIS CHILDHOOD**

Abstract: If the recognition of Gaspar's work has crossed numerous geographical and linguistic borders, we cannot speak of the same success in Romania, where translations continue to be scarce, reception discreet, and the poet unknown. Ethnic and political factors have constituted a real obstacle to his recognition, and Gaspar's assimilation, especially during the communist period, rather undertook the form of a dissimulation. Personal relationships based on common artistic and poetic affinities were the factors that mediated the transposition of Gaspar into Romanian, and at the time of the centenary it can be said that his reception in Romania has not yet taken place.

Keywords: Translation; Reception; Poet-Translator; Literality; (In)visibility of the Translator.

CORINA BOZEDEAN

George Emil Palade University of Medicine,
Pharmacy, Science and Technology, Târgu
Mureș, Romania
corina.bozedeau@umfst.ro

DOI: 10.24193/cechinox.2025.48.27

Si la reconnaissance de l'œuvre de Gaspar a traversé de nombreuses frontières géographiques et linguistiques, tel n'est pas le cas dans son pays de naissance, la Roumanie, où il reste encore un inconnu. D'ethnie hongroise, il parlait le roumain lorsqu'il vivait à Târgu Mureș, et même le perfectionnait dans des colonies de vacances, comme il l'a confessé à plusieurs occasions¹ ; pourtant, il l'a perdu progressivement, car l'exile géographique a engendré également un exil linguistique, surtout au cours des « zece ani de chin îngrozitor ca să scriu ceva în franceză » [dix ans de torture terrible pour écrire quelque chose en français] »²). Plus encore, le roumain est perdu même en version traduite, car les traductions en roumain sont presque absentes, et sa présence est très discrète dans les revues littéraires de Roumanie.

L'accueil qui y lui a été réservé est passé inaperçu et il n'a pas été intégré dans le paysage culturel roumain comme un poète qui s'y enrachine. Le lectorat roumain a pu rencontrer le nom de Gaspar dans la presse littéraire assez tôt³, mais dans des évocations indirectes, qui retraçaient les débuts de son activité d'écrivain. Par exemple, la revue de l'Union des Écrivains

de la République Socialiste de Roumanie, *Orizont*, publie dans un numéro de 1969, en traduction, un entretien d'Oleg Ibrahimoff avec Mireille Robin-Tomici⁴. Celui-ci parle du mérite de sa revue, *Métamorphoses*, la première à faire connaître Lorand Gaspar lorsqu'elle accepte, avec enthousiasme, son manuscrit. Mais on n'y ajoute pas d'informations supplémentaires sur le poète né en Transylvanie. Alors que pour le lectorat français se supposait très connu, la personnalité de l'auteur et la singularité de ses poèmes, restent une information sans impact pour le public roumain. Si on publie de tels entretiens en traduction roumaine, c'est parce que la littérature française compte encore beaucoup en Roumanie et s'avère un référent important : on vit toujours l'idée d'une « synchronisation européenne »⁵.

Une année plus tard, la prestigieuse revue roumaine *Romania literară*⁶ publie en traduction⁷ l'article d'Helene Mozart, « Note introductivă la o poetică [Notes introductives à une poétique] ». Cet article, qui suit l'évolution de la poésie vers une interrogation sur l'existence et le langage poétique, donne deux citations de Lorand Gaspar, à côté d'autres de Maurice Blanchot, Michel Deguy, René Char, Jean Perel, etc. Il est vrai qu'il n'est fait aucune référence à son origine transylvaine, aucune tentative d'assimilation à la terre roumaine : il est présenté au même titre que tout autre poète français. Le silence sur son origine ne fut pas sans conséquences sur sa réception en Roumanie, car son association à la terre natale aurait pu conduire à le valoriser et à lui faire bénéficier du même accueil favorable qu'il reçut en France.

Même s'il est vrai que la non assimilation à son pays d'origine est une

dissimulation de sa véritable origine, on peut comprendre la réticence à le mettre en avant au vu de la complexité de la période communiste – ce qui est commun à toute personne ayant quitté le territoire de la Roumanie et ce quelles que fussent les circonstances d'un tel choix. Qui plus est, à l'époque, Gaspar était déjà passé par Jérusalem, puis par la Tunisie, et il avait coupé quelque peu le contact avec la Roumanie, sauf avec certains membres de la famille. Pourtant, il avait gardé des contacts avec des poètes roumains, sans qu'on puisse connaître leur filiation. S'ils sont rares, ces contacts n'ont cependant pas été négligeables, ainsi qu'un membre de sa famille, le cousin de Târgu Mureș, Ervin Aved, nous l'a confié : au cours des années '70-'80, alors qu'il résidait en Tunisie, il a été invité à Bucarest chez la poétesse et traductrice juive Renée-Annie Cassian-Mățăsar, connue comme Nina Cassian, chez laquelle il est allé accompagné par ce cousin. Nina écrivait, traduisait, composait ; il faut dire qu'à l'époque Nina Cassian tenait dans la revue citée ci-dessus la rubrique « Poșta redacției » [Le courrier éditorial] où elle répondait aux lecteurs et donnait des indications sur l'art de faire de la poésie. Aujourd'hui âgé, le cousin ne se rappelle plus les circonstances de cette invitation, ni les détails de leur discussion survenue en français. Certes, les discussions de Gaspar et de Nina Cassian n'auraient pas pu se limiter aux contingences extérieures. Ils ont probablement échangé sur le rôle de la poésie dans leur vie, leurs crédos poétiques-éthiques, dont celui de Nina qui était « să mântui lumea de toate antagonismele fundamentale dintre sexe, rasă, popoare, clasă etc. »⁸ [sauver le monde de tous les antagonismes fondamentaux

entre sexes, races, peuples, classes, etc.]. Et Gaspar de prôner un principe semblable : « J'essaie d'accepter les autres tels qu'ils sont »⁹.

Les deux poètes se retrouvent dans les mêmes idéaux éthiques, dans la tentative de réagencer la réalité selon la nécessité de transcender tout dualisme dans la compréhension des phénomènes aussi bien sociologiques que physiques ou biologiques. On note chez les deux poètes l'imbrication de la création poétique avec la traduction, car pour eux l'acte de traduire s'est avéré un véritable atelier d'écriture dans lequel, comme le dit Christine Lombez, poésie et traduction « tentent de s'approprier la même part d'immatériel présente dans le langage »¹⁰. Gaspar, de même que Nina Cassian, forge sa propre écriture dans la traduction.

A propos du perturbant contexte du communisme en Roumanie, le même cousin nous a confessé que lors du retour de son voyage en Roumanie, au cours duquel il se rencontra avec Nina Cassian, la « Securitatea » lui avait confisqué à l'aéroport un manuscrit avec des pages écrites en grec. On ignore de quoi il s'agissait, c'était probablement des textes de Seféris, que Gaspar traduisait à l'époque.

Parmi les échanges de Gaspar avec des poètes roumains, il convient d'ajouter celui survenu dans les années '90 avec le poète anti-communiste Mircea Dinescu, pour lequel la poésie s'inscrit dans la logique d'un choix éthique : une révolte contre le régime.

Il faut ajouter aussi que les contacts avec ces poètes roumains, et probablement avec d'autres, fondés sur des affinités littéraires et sur des *crédos* artistiques semblables, par-delà les langues, ne

parviennent pas à instituer une véritable relation entre Lorand Gaspar et le public roumain. Ils se sont limités, semble-t-il, à un partage de leur propres questionnements et recherches poétiques.

Pourtant, au-delà du contexte social perturbé, paraissent les premières traductions en roumain de Gaspar¹¹, publiées dans une anthologie collective dont la parution remonte à 1976¹². Les traductions sont réalisées par Ion Caraion (pseudonyme littéraire de Stelian Diaconescu), un poète roumain exilé en Suisse en 1981. Dans cette *Anthologie* en trois volumes, parue en 1976, presque 60 poètes roumains, les plus représentatifs à l'époque, se sont exercés à la traduction des plus importants auteurs français depuis Rimbaud. La conclusion présentée dans l'épilogue [Epilog] de l'*Anthologie* est que, si les poètes français sont arrivés à une sorte de synthèse, les roumains continuent encore de « voyager ». Ces observations de Caraion suggèrent que les poètes roumains sont encore à la recherche d'une « synchronisation », initiée déjà dans l'entre-deux guerres¹³, avec la littérature occidentale. Dans ce processus, la poésie roumaine s'est beaucoup nourrie de la poésie française, car la France était le pays qui exportait le plus de textes littéraires vers la Roumanie et la littérature roumaine s'était développée en étroite relation avec elle¹⁴.

Dans cette *Anthologie*, après mention des recueils de Gaspar parus au moment de sa publication, le traducteur roumain reproduit en traduction un commentaire critique fait par Alain Bosquet. S'agissant d'un grand nombre de poètes, on transpose en roumain seulement des extraits de poèmes, de longueurs variables, au prix d'une traduction asymétrique. Par exemple, on donne parfois aux extraits le titre de

certain vers traduits, et non pas celui du poème original d'où ils sont tirés. On peut considérer cette traduction de Caraion comme informative, comme une traduction-acclimatation dont les choix traductifs révèlent une attention particulière au riche sémantisme et aux images insolites. Son grand mérite est celui de créer les conditions de l'accueil de Gaspar en Roumanie, même s'il est présenté comme tout autre poète français, sans référence à son enfance et à son adolescence sur les terres transylvaines.

Malheureusement, la traduction de Caraion est loin de s'avérer un tremplin, elle ne suscite pas d'accroissement de l'intérêt porté à sa traduction et à sa réception en Roumanie. Beaucoup d'années vont s'écouler avant de voir arriver une enquête journalistique et des traductions en roumain publiées en volume, et donc un retour symbolique de Gaspar dans sa terre natale. Il faudra attendre les mutations de la société roumaine après décembre 1989 pour voir réapparaître le nom de Gaspar dans des revues littéraires, même si de manière très discrète. Ainsi, comme le reconnaît Iulian Trocaru, « numele lui l-am întâlnit pentru prima oară în revista *România Literară* la rubrica "Meridiane" în anii '90, dar nu mai mult de 2 rânduri »¹⁵ [son nom, je l'ai rencontré pour la première fois dans la revue *România Literară* dans la rubrique 'Meridiane' dans les années 90, mais pas plus de 2 lignes].

Dans les années '90, après la chute du communisme, lorsque Gaspar revenait plus souvent en Roumanie, la situation relative à sa réception est d'autant plus perplexe qu'à l'époque on assiste à une libération de l'édition, à une croissance significative du nombre des maisons d'édition qui publient

en traduction beaucoup de littérature étrangère. Le contexte était donc très favorable à l'accueil de la littérature d'expression française. Pourtant, le nom de Gaspar ne s'y retrouve pas.

Y contribue, probablement, le contexte social très perturbé dans sa ville de naissance – à savoir les conflits interethniques entre Roumains et Hongrois – qui semble avoir influencé son retour « en poète » en Roumanie. Gaspar lui-même a appris avec tristesse cette situation d'intolérance entre les deux communautés lorsqu'elle lui fut racontée par la journaliste Smaranda Enache¹⁶, ancienne ambassadrice de la Roumanie en Finlande et coprésidente de la ligue Pro Europa : celles et ceux qui constituent ces deux communautés sont considérés soit comme des traîtres, soit comme des rêveurs dont les actions semblent susciter « plus de scepticisme que d'espoir »¹⁷. En dépit du fait que Gaspar avait prôné la non-appartenance à une langue ou à une culture donnée, l'ethnie hongroise a peut-être été, parmi d'autres facteurs, un frein à son accueil et à sa reconnaissance en Roumanie¹⁸.

La notoriété poétique mondiale acquise déjà dans les années '90 ne permet pourtant pas au modeste Gaspar de se présenter « en poète » dans sa ville d'origine, où il rencontre absolument par hasard la journaliste Smaranda Enache dans la maison de son cousin Ervin Aved. C'est à partir d'une discussion liée aux conflits interethniques qu'elle apprend dans un deuxième temps qu'il était médecin et poète et réussit à avoir et à publier le premier entretien avec lui en roumain¹⁹. L'entretien a été réalisé partiellement en hongrois, partiellement en français (pour que la femme de Gaspar puisse suivre leur discussion) mais a été

publié en roumain, avec la reproduction de quelques vers, traduits par Caraion²⁰, probablement pour assurer une plus large diffusion locale des informations sur le poète. Dans cet entretien, Gaspar révèle ses origines multiples, les langues parlées dans son enfance, l'important passage d'une langue à l'autre et la nécessité de pénétrer la richesse d'une autre langue pour faire l'expérience de l'altérité ; il évoque aussi la naissance de son écriture pendant l'adolescence, en tant qu'instrument de connaissance de soi et d'accomplissement intérieur. Dans un regard rétrospectif, Gaspar parle d'un seuil désormais franchi dans le dépassement de sa langue maternelle, de la sensation bizarre qu'il ressent lorsqu'il entend sa poésie traduite en hongrois, « ceva asemanator cu senzatia pe care o ai candi iti auzi vocea înregistrată »²¹ [quelque chose de similaire au sentiment qu'on ressent lorsqu'on entend sa voix enregistrée]. Comme si le nouveau jeu des sonorités ne correspondait plus à sa subjectivité.

Les deux volumes traduits et publiés en roumain sont liés à ses retours en Roumanie, après 1990. Sans essayer de se promouvoir en Transylvanie, il commence à attirer l'attention du public de son pays natal grâce à son succès international. C'est pourquoi, à l'origine de la première traduction de Gaspar en roumain ne se trouve pas un projet de traduction officiel, mais une rencontre médiée lors du cénacle littéraire tenu à Târgu Mureș en hongrois, roumain et français par le prêtre réformé Lorand Horvath. C'est au cours de ces rencontres que la poétesse Marta Izsak fait la connaissance d'Orban bacsî, qui lui propose de traduire en roumain le grand poète français.

La situation linguistique et culturelle de Marta Izsak (arménienne de langue

hongroise, poétesse d'expression roumaine, polyglotte, habituée donc au passage constant d'une langue à l'autre et traductrice elle aussi), font d'elle le « passeur » idéal d'un premier volume de Lorand Gaspar (*Egée / Judée*) en roumain. Marta n'est pas philologue de formation, mais elle était une poétesse en pleine affirmation ; elle avait déjà publié, en 1989, *Ochii Berenicei* (Cluj-Napoca, Clusium, 1989), *Turnul din capăt* (1992), ainsi qu'une traduction depuis le français, Jean-Luc Wauthier, *Lecții de absență* (1993).

Après une réticence initiale (elle ne connaissait ni l'auteur, ni son œuvre), Marta découvre rapidement un poète spécial et voit l'occasion de poursuivre dans cette traduction l'exploration de son propre processus créateur : « Am realizat că e marea șansă pe care soarta mi-a așezat-o în brațe, iar eu eram fericită cu poeziile lui Lorand Gaspar »²² [J'ai réalisé que c'était la grande chance que le destin avait placée entre mes bras, et j'étais heureuse avec les poèmes de L. G.]. Elle publie tout d'abord quelques poèmes dans la *Revue de la Ligue de coopération Roumanie-France*, en guise d'avant-goût, puis c'est elle qui contacte le poète pour la traduction.

Des affinités inconscientes unissaient les deux poètes-traducteurs, ce qui fait que, lorsqu'ils se sont finalement rencontrés à Târgu Mureș, elle a eu le sentiment : « că îl cunosc de la întemeierea lumii [...] În ziua aceea mi-a dăruit un dicționar Robert pe care-l păstrez cu sfințenie » [que je le connais depuis la création du monde [...]. Ce jour-là, il m'a donné un dictionnaire Robert que je garde avec sainteté]. Le fait d'offrir un dictionnaire en cadeau a probablement été un geste symbolique car en réalité, Gaspar avait pleinement confiance

dans la légitimité, l'intuition et la sensibilité de la poétesse qui avait pris en charge sa traduction. Le processus de traduction s'est d'ailleurs passé loin de sa surveillance, sans qu'il ne soit consulté sur des choix traductifs à opérer. Marta Izsak n'a jamais exigé d'éclaircissements de sens, elle ne s'est posée à aucun moment le problème de l'intraduisible.

Pour Marta, de même que pour Lorand Gaspar, l'espace poétique se forge aussi dans l'acte traductif, qui s'avère une rencontre particulière entre textes, auteurs, cultures et langues. Comme l'a souligné Berman²³, la traduction est un lieu privilégié où se joue notre rapport à l'autre, sujet cher aussi bien à Gaspar qu'à la poétesse transylvaine : en s'appropriant poétiquement l'élément étranger, Marta apprend mieux ce qui lui est propre, et cherche une réponse à sa propre crise d'identité.

Si en écrivant, Gaspar explore son espace intérieur « exprimându-te, sperî să te lămurești intrucâtva » [en t'exprimant, tu espères te clarifier un peu]²⁴, pour Marta la poésie s'avère « a doua stare de a fi prezentă în Agora, comentând, descriind, angajând o atitudine nu numai de martor ci și una de receptor dramatic al realității-lor lumii²⁵ [le deuxième état d'être présent dans l'Agora, commentant, décrivant, s'engageant dans une attitude non seulement de témoin mais aussi de récepteur dramatique des réalités du monde].

Tout comme Gaspar, Marta se tient loin des appartenances éthiques ou idéologiques, elle « nu crede în modele sau grupări de idei, nu forțează modernitatea, dar nici n-o exclude »²⁶ [ne croît pas aux modèles ou aux regroupements d'idées, ne force pas la modernité, mais ne l'exclut pas non plus].

Si chez Gaspar le mélange de la poésie et des gestes de la main est bien connu, Marta intègre également dans sa poésie des moyens non verbaux ; à part la poésie, d'autres passions esthétiques l'occupent : elle se consacre aussi à la peinture, à laquelle Gaspar s'est toujours intéressé. La passion du livre objet est également commune à Gaspar et Marta Izsak.

La traduction de Gaspar s'avère pour Marta un espace de liberté, car elle lui concède la reprise de thèmes identiques ou proches. Par exemple, le silence est un thème important chez les deux poètes. Gaspar en est hanté dès ses premières publications : lorsqu'il était à Paris, depuis sept années déjà, il publie même un premier recueil de poèmes : *Igy Szól a Csend* (*Ainsi parle le silence*, 1953) à Hambourg, où s'était installée une importante communauté hongroise.

Pour Marta, le silence dit la difficulté à verbaliser certaines expériences ; il s'avère être un mode de disponibilité intérieure, faisant partie intégrante du rythme de la vie, et devient un thème de prédilection chez elle : *Tăceri fără nume/ Nameless silences* (Clusium, 2000), *În drum spre tăcere* [Sur le chemin du silence], Cluj-Napoca, Napoca Star, 2013. On y lit des possibilités discursives non explicites, auxquelles seul le silence peut parfois donner une réponse. Entre les deux poètes traducteurs, une certaine complicité tacite s'instaure, un échange dans l'intimité de l'écriture par le biais des mots ou des silences.

C'est que les deux poètes prônent la traduction comme la rencontre entre deux poétiques plutôt qu'un transfert interlinguistique : un flux poétique ininterrompu, susceptible de nourrir l'inspiration. Tout comme pour Gaspar, la rencontre avec la

poésie de l'autre est pour Marta Izsak l'occasion d'un ressourcement poétique. Le rapport avec la parole de Gaspar éveille parfois chez la traductrice roumaine la musique des mots qu'elle sent retentir en elle-même ; il la pousse à trouver une sensorialité et une plasticité du langage, rarement déployées dans ses poèmes : « Ton œil poisseux du petit matin » (*EJ*, p. 16) / « Cu ochiul năclait al zorilor », (*EI*, p. 8), « silence rauque » (*EJ*, p. 41) / « liniște aspră » (*EI*, p. 19), « - de la pudeur des roses à la roche rétive - » (*EJ*, p. 15)) / « - pudorii trandafirilor lângă stânca îndărătnică - » (*EI*, p. 8) « «la peau grenue et la pulpe tendre des mots » (*EJ*, p. 17) / « piele grăunțoasă în carnea tandră a cuvintelor » (*EI*, p. 9).

Traduire en poète, c'est peut-être faire place en soi à certains non-dits et s'exprimer à travers les mots de l'autre. L'œuvre traduite constitue un lieu de réflexions, une quête intime, incessante, une sensibilité poétique semblable car, comme l'écrit Rudolf Borchardt, cité par Christine Lombez : « Le poète qui se fait traducteur ne peut traduire que de la manière dont il se sent poussé à faire de la poésie : il ne reproduit pas des œuvres d'art, il répond au son qui l'a touché par l'écho spontané, il répond à la figure qui lui apparaît par le projet qui la façonne »²⁷.

La traduction de Gaspar est tellement féconde pour Marta Izsak, qu'elle finit par travailler sa propre création. Un transfert d'images s'opère et une identification lui apparaît à un moment donné, à tel point que, selon le témoignage de la poétesse-traductrice, en relisant un texte, elle ne sait plus s'il s'agit d'un poème de Gaspar ou d'un des siens²⁸.

Bien des années s'étaient écoulées depuis 1995 – année lors de laquelle elle

avait publié *Egeea / Iudeea* – quand Marta publie en 2004 le volume *Supraviețuirea prin poezie* [La survie par la poésie], où l'on retrouve des images analogues à celles rencontrées dans le volume *Egée* : « suntem pe același tărâm de nisip / aidoma scoicilor ce-și scriu printre zimți / de perlă și alge amorul prima șoaptă amintirea ». Ce flux de visions fragmentées disent combien le voyage d'un poète dans l'univers de l'autre permet d'enrichir son parcours créateur. L'acte de traduire s'avère un stimulant essentiel de l'écriture poétique qui, au-delà de la forme et de l'expression, devient une façon de vivre et de sentir.

On sent parfois des résidus énonciatifs dans la voix du traducteur, comme si on entendait sa voix dans le style de l'autre. Ainsi, lorsqu'elle traduit « O, monstre d'impureté, Souillure abominable » (*EJ*, p. 45) par « O, monstru al necurăției, Pată abominabilă ! » (*EI*, p. 21), Marta laisse lire une émotion nettement affichée, quelque chose des « agresivități temperate [...] răbufniri imprevizibile²⁹ [agressivités modérées [...], de l'accès de colère imprévisibles], propres à sa poésie et à son tempérament.

Marta Izsak prône dans l'acte de traduire un exercice d'écoute fidèle, où la structure est plus visible qu'audible. Prenons par exemple une strophe du début d'*Egée* : « Tant d'obscur parole dissoute dans la lumière – / Graniteuse présence, si sombre son creusement / Dans les cavernes de l'œil » (*EJ*, p. 13) // « Atâtea vorbe obscure dizolvate în lumină – / prezența granitoasă întunecată scobitură / din cavernele ochilor » (*EI*, p. 7).

Dans son geste de traduction, Marta n'est pas orientée vers l'esthétique, mais plutôt vers l'éthique, celle de l'accueil de

Gaspar dans son territoire d'origine. Une traduction interprétative aurait dû s'imposer pour aller au-delà d'un simple recodage linguistique et faire communiquer le lecteur avec le texte de Gaspar, réaliser un transfert de pensées ou de sentiments ; elle aurait pu mettre plus nettement son empreinte poétique car, tout en travaillant en poétesse, elle s'efface complètement pour rendre fidèlement en roumain l'autre poète, jusqu'au point de devenir, en général, trop scrupuleusement fidèle à la lettre, voire pesante :

« Arrête-toi et regarde.

Retourne-toi dans la hâte du courant, malgré les pierres, malgré les branches qui déferlent dans l'incoercible rayonnement. Sois souple dans le mur. Enfant tu savais dénicher la truite dans le torrent » (*EJ*, p. 105)

Oprește-te și privește.

Întoarce-te cu graba fugarului în ciuda pietrelor, în ciuda ramurilor care năvălesc în strălucirea lor incorcibilă. Fii suplu în perete. Copil fiind tu știi să descoperi păstravul în torent (*EI*, p. 56)

Comme on peut l'observer dans la transposition de ces vers, Marta Izsak propose une traduction trop littérale, qui, en plus, sacrifie certains effets de rythme, ce « signifiant majeur »³⁰, en particulier concernant les variations de longueurs de vers, des pauses faites parfois sur des critères propres à la mise en page, l'absence d'un interligne présent dans l'édition originale.

Questionnée sur la structure et l'agencement du texte, qui n'est certainement pas

d'ordre esthétique, la traductrice nous a confessé qu'il s'agit d'une erreur typographique, due à la longueur différente des mots et au manque d'expérience de l'édition roumaine ; ceci rend le texte moins lisible dans sa signification profonde, à savoir la verbalisation d'une perception spatiale éprouvée organiquement. Elle se limite à transposer ce que les mots disent, mais pas toujours l'effet qu'ils font, le fait que les mots naissent de l'expérience sensible et sensorielle du poète. Se projetant dans le texte de Gaspar, Marta essaie d'instaurer un dialogue et parvient à des équivalences sémantiques, mais perd en partie l'équivalence visuelle et sonore, ce qui produit parfois des dissonances et des aspérités dans le déroulement du poème.

Marta Izsak publie la traduction avec la maison d'édition Clusium³¹, où elle avait publié en 1993 son dernier volume : « In 1995 am luat legatura cu domnul Valentin Tașcu de la editura 'Clusium' care mi-a publicat-o » [En 1995, j'ai contacté M. Valentin Tașcu de la maison d'édition 'Clusium', qui l'a publié pour moi]. Le nom de Gaspar est écrit, dans la version roumaine de ce volume, avec une graphie hongroise (LORÁND GÁSPÁR). Les éléments accentuels d'ordre graphique participent à la localisation du nom et marquent un retour à l'identité d'origine. On pourrait y voir aussi une stratégie pour compenser le déficit de notoriété publique dans son pays d'origine. Car Gaspar est encore absolument inconnu en Transylvanie, et s'il est traduit, c'est grâce à la notoriété de la traductrice.

Comme on l'a mentionné auparavant, les traductions de Gaspar en roumain naissent du contact avec des personnalités culturelles et des poètes de son temps. Une

parenté d'affinités a rattaché Gaspar à ses traducteurs et promoteurs en Transylvanie. Ainsi, l'album *Approche de la lumière*, que Gaspar publie avec le professeur de l'Université de Cluj-Napoca, Andras Viski, dit combien il a besoin des mots et de l'appareil photo pour capter le vivant.

Sur la suggestion d'Andras Viski, des vers de *Judée* et des passages de *Feuilles d'observation* sont confiés en traduction à Anca Manișiu, enseignante-chercheuse à la Faculté des Lettres de Cluj-Napoca. Elle a traduit notamment du théâtre, mais, dans le cas de Gaspar, elle s'est retrouvée dans la nécessité de transposer un auteur spécial dans un poème spécial, afin d'offrir une image d'ensemble de ce qu'était son œuvre à ce moment-là. Sans nous arrêter sur la traduction d'Anca Manișiu, il faut dire que cette traduction, survenue à seulement 10 ans de distance de celle de Marta Izsak, s'inscrit dans la réalité du marché des traductions de l'époque post-communiste. On y note la présence d'un appareil paratextuel, source d'information précieuse pour le lectorat roumain.

Judée d'Anca Manișiu n'est pas une vraie retraduction, car elle ignorait l'existence de la traduction de Marta Izsak ; cette traduction est née dans d'autres circonstances et a eu d'autres motivations. On y perçoit un rapport privilégié au langage, la liaison polysémique au référent, né d'un sentir spontané, d'une appréhension immédiate du sens, du chant et de l'énergie de ces mots.

Si on devait synthétiser nos observations sur les passeurs des deux recueils existants en roumain, on pourrait dire que Marta Izsak n'est pas un des poètes-traducteurs qui laissent une empreinte trop forte dans le texte traduit ; on constate une

porosité entre création propre et œuvre traduite, mais plutôt au niveau des thèmes. Elle est prise, de manière inconsciente, dans la nécessité de répondre aux attentes d'un poète majeur, qui lui ouvre des horizons poétiques nouveaux, tandis qu'Anca Manișiu s'approprie le texte et le transforme pour parvenir à une dimension stylistique et esthétique du texte traduit. Il suffit de comparer, à cet égard, la traduction de la première phrase de *Judée*, telle que réalisée par les deux traductrices :

La început – dar la început e la sfârșit. Comunicatul, mai cenușiu și mai banal decât *înștiințarea despre* prețul zilei la cartofi, anunțând moartea unui bărbat și a unei tinere femei, uciși într-o ambuscadă lângă Iordan (Marta Izsak, *EI*, p. 55) /

La început – chiar la început de tot – este sfârșitul. Comunicatul, mai gri și mai banal decât notificarea prețului cartofilor în acea zi la piață, anunțând moartea unui bărbat și a unei tinere femei omorâți într-o ambuscadă *în apropierea* Iordanului (Anca Mănișiu, *FO*, p. 7).

Ou encore :

Aceste zile și aceste nopți, imobile, închise într-un cheag negru care formează împreună conștiința și timpul. Afară, visul continuă. Bărbați și femei se agită se culcă și se scoală, se deplasează cu un firesc suspect și jignitor. Fețe grăbite, priviri care cunosc, ici și colo un surâs incomprehensibil, saltă peste acest perete distrați de imagini ireale (Marta Izsak, *EI*, p. 55)

Zile și nopți imobile, prinse în cheagul negru al conștiinței și timpului. Afară, visul continuă. Bărbați și femei forfotesc, se culcă și se scoală, umblă, cu o naturalețe suspectă și de-a dreptul jignitoare. Chipuri grăbite, ici-colo câte un zâmb de neânțes, priviri știutoare prind contur pe acest zid, destrămate apoi de imagini ireale (Anca Măniuțiu, *FO*, p. 7).

On peut observer chez Anca Măniuțiu une stratégie déterminée de conquête du public, qui prouve que pour traduire la poésie il ne faut pas nécessairement être poète, mais savoir écouter le poète dans sa singularité, vivre la poésie, dans le sens de pouvoir sentir l'expérience sous-jacente à son écriture. Anca Măniuțiu mise sur la dimension éthique de l'invisibilité du traducteur et, par le lexique choisi, crée une ambiance qui correspond mieux au contexte, investit la liaison entre temps des origines et temps présent, entre monde extérieur et intimité, et prête une grande attention à la valeur harmonique des mots.

Marta Izsak, quant à elle, se contente de rester fidèle au sémantisme, de créer un texte accessible pour le public d'arrivée et paradoxalement, la voix poétique de Gaspar se fait, dans certains vers, moins audible.

Il est évident que ces deux traductrices prennent plaisir à traduire Gaspar, sans avoir d'autre objectif que celui de le faire découvrir au public roumain, soit à travers les mots choisis par une grande poétesse, soit à travers le filtre d'une chercheuse et traductrice renommée.

Des poètes-traducteurs ayant un parcours similaire à celui de Gaspar, se sont approchés de son œuvre et sont se penchés sur sa traduction roumaine. Une rencontre

poétique s'est opérée entre Dinu Flămând, poète d'origine roumaine, exilé à Paris où il a écrit en traducteur et a traduit en poète. Il a publié en traduction quelques poèmes de Gaspar dans la revue *Steaua*³² et, après une rencontre à Paris, les deux poètes traducteurs ont envisagé un ample projet de traduction, jamais abouti³³.

Autour des années 2000, on lit dans des revues, ou sur des plateformes littéraires indépendantes, des traductions qui s'approprient pleinement les vers de Gaspar, comme celles de Dominique Ilea, qui traduit différents poèmes, regroupés sous différentes thématiques : *Derrière le dos de Dieu*³⁴ ou bien *Egeea. Cor*³⁵. Dominique Ilea conserve le souffle poétique entendu chez Gaspar et réussit à transmettre en traduction son rythme vibrant :

Egeea

Cor

Pași și dispneea unui caic în lutul zoriilor mijinde/ iubirea, disperarea-ntreagă licărind în om,/ lumina-ntreagă licărind seara în pietre –/ asta ne-a fost norocul de-a auzi, de-a vedea./ Mâna pescarului când fără veste se-ntinde/ firul de ață dintre-o fericire și-o căznire, cuvântul când fără veste se frânge,/ ne lasă pe uscat într-un meleag necunoscut./ Meșterul zidar pipăie blocurile de calcar,/ scupă-n degete ca să-și răsucească țigara.

Sur la même plateforme littéraire, et dans la même traduction, paraissent en traduction partielle, *Foi de observație* [Feuilles d'observation]³⁶, *Neuropoeme* [Neuropoèmes]³⁷. Signalons aussi la traduction de *Corpuri corozive* [Corps corrosifs] par Adrian Alui Gheorghe, lui aussi

poète-traducteur, parue dans la revue *Conta*³⁸.

Ce survol rapide des traductions en roumain de Gaspar, peu nombreuses d'ailleurs, montrent un intérêt renouvelé pour son œuvre autour des années 2000. Mais, malheureusement pour la réception dans son pays d'origine, les courtes présentations introductives de Dominique Ilea et d'Adrian Alui Gheorghe comportent quelques erreurs : Dominique Ilea signale d'une manière erronée l'existence d'un seul volume en traduction roumaine, alors qu'il y en avait déjà deux. Pour sa part, Adrian Alui Gheorghe écrit le nom de Gaspar avec une graphie hongroise, ce qui nous semble juste pour son accueil dans sa terre natale, mais on retrouve quelques erreurs dans les informations biographiques : « în familie se vorbea un dialect german atunci când nu se vorbea românește » [En famille, on parlait un dialecte allemand lorsqu'on ne parlait pas le roumain]³⁹, ce qui ne correspond pas à la réalité. Les erreurs relatives à son parcours de vie nous rappellent que l'accueil de Gaspar par le lectorat roumain est resté limité, de même que les traductions de Gaspar n'ont pris guère d'ampleur.

D'autre part, sans nous attarder sur cet aspect, il faut dire qu'en tant que traducteur, lorsqu'il traduit Markó Béla, accompagné de Sarah Clair, Gaspar renoue avec la langue hongroise de Transylvanie, avec la

région des grands-parents maternels, et avec une approche du réel très sensorielle, semblable à la sienne. À travers cette traduction, il fait retour à l'identité en partie perdue ; car Marko Bela, « très bon poète »⁴⁰, est un être qui construit « dans son cerveau tout un monde fait de perceptions extrêmement aigues. [... qu'] il examine tout avec une patience et une sensibilité sans limites, plus que végétales, minérales, pareilles à celles des deux colonnes souterraines, de la stalagmite et du stalactite, désireux de s'unir dans un baiser éternel. [...] Marko n'enjolie pas le côté écœurant de notre univers, mais il nous transmet aussi l'indicible douceur éphémère de l'existence humaine », tel que le remarque le poète hongrois Janos Lackfi⁴¹, lui aussi poète et traducteur de Lorand Gaspar.

Le destin de la poésie de Gaspar en Roumanie constitue un phénomène surprenant de par la rareté des traductions (étant donnée son origine) et nous fait dire que sa véritable réception en Roumanie n'a pas encore eu lieu. C'est pourquoi les traducteurs de Gaspar restent les médiateurs privilégiés de son retour à la terre natale, et à la langue la plus répandue de Transylvanie. Gaspar peine encore à être découvert en Roumanie et nous espérons que le centenaire de sa naissance marquera le moment d'un regain d'intérêt, permettant de le traduire, et de l'accueillir enfin en Roumanie.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Lorand Gaspar

Gaspar, Lorand, *Derrière le dos de Dieu*, Paris, Gallimard, NRF, 2010.

---, *Égée, Judée*, suivi d'extraits de *Feuilles d'observation* et de *La maison près de la mer*, Paris, Poésie/Gallimard, NRF, 1993.

Traductions en roumain de Lorand Gaspar

Gaspar, Lorand, Viski Andras (album), *Approche de la lumière, Kőzelítés a fényhez. Abordarea luminii*, Cluj-Napoca, Koinónia, 2008.

Foi de observație, traduit du français en roumain par Anca Măniuțiu. Cluj-Napoca, Koinónia, 2005.
Egeea, Judeea, traduit du français en roumain par Marta Izsak, Cluj-Napoca, Clusium, 1995.

Traduction de Lorand Gaspar

Béla Markó, *Comme un échiquier fermé*, poèmes traduits du hongrois par Lorand Gaspar et Sarah Clair, Paris, Ibolya Virág, 2001.

Ouvrages, articles sur Lorand Gaspar

Debreuille, Jean-Yves, *Lorand Gaspar*, Paris, Seghers, « Poètes d'aujourd'hui », 2007.

Del Fiol, Maxime, *Lorand Gaspar*, Nunc n° 17, éditions de Corlevour, 2008.

Lançon, Daniel, *Lorand Gaspar*, cahier Seize, Cognac, Le Temps qu'il fait, 2004.

Trocaru Iulian, « Lorand Gaspar : necunoscutul », *La Punct*, <https://www.lapunkt.ro/2017/05/lorand-gaspar-necunoscutul/>, consulté le 15 août 2024.

Autres

Berman, Antoine, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard, « Essais », 1984.

Călinescu, Alexandru, « Autour d'un cliché idéologique des années 1950 en Roumanie : les deux France » in Joanna Nowicki, Catherine Mayaux (ed.), *L'Autre francophonie*, Paris, Honoré Champion, 2012.

Henrot Sostero Genevieve, Pollicino, Simona (éds.), *Traduire en poète*, Artois, Artois Presses Université, 2017.

Lombez, Christine, *La seconde profondeur. La traduction poétique et les poètes traducteurs en Europe au XXe siècle*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Traductologiques », 2016.

Traduire en poète. Philippe Jaccottet, Armand Robin, Samuel Beckett, Poétique, Le Seuil, no. 3 (135)/2003.

Meschonnic Henri, *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Lagrasse, Verdier/poche, 1982.

Vinclair Pierre, « Fidèles infidèles : la traduction poétique par les poètes », *Acta fabula*, vol. 18, n° 6, Essais critiques, juin, 2017.

Vischer Mathilde, *La Traduction, du style vers la poétique : Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue*, Paris, Kimé, 2009.